

Message du Président du Conseil Synodal

Monsieur le modérateur du Synode, Mme la Vice-Modératrice,

Mesdames et Messieurs les membres du Synode,

Mesdames et Messieurs les visiteurs synodaux,

Mesdames et Messieurs les invités, représentants les Églises sœurs, les œuvres et mouvements,

Frères et sœurs en Christ

Chers amis

Je voudrais ouvrir ce message du Président avec une parole de gratitude personnelle et exprimer ma reconnaissance à l'Église réformée en Alsace et en Moselle, à son Synode, à celles et ceux qui engagés en Églises en constituent la sève et la saveur. Ces jours-ci, de manière répétée, j'ai été amené à porter un regard sur mon parcours et à l'explicitier. Je voudrais vous dire ici, bien humblement, combien je vous dois. Notre famille ecclésiale, sa théologie, sa spiritualité, son ecclésiologie, les charismes qu'elle suscite, les relations qu'elle induit, les compagnonnages qu'elle nécessite et permet, m'ont nourri intellectuellement et spirituellement. Votre accueil – puisque l'horizon de mes origines était celui de l'Église sœur luthérienne –, votre accompagnement, vos attentions aux principes, votre rigueur ecclésiale, vos prières – je ne les oublie pas –, vos questionnements, vos interpellations ont été d'un apport décisif dans le parcours qui est le mien. Soyez-en toutes et tous, de tout cœur, remerciés.

Pour l'EPRAL, 2022 est une année particulière. Le Conseil synodal a décidé de convoquer deux synodes, celui d'aujourd'hui qui se tient pour partie conjointement à une session du Consistoire supérieur et de l'Assemblée de l'Union, et celui qui se tiendra le 24 septembre prochain qui sera notamment amené à élire la personne appelée à me succéder dans les fonctions de Président / Présidente du Conseil synodal. En vue de ce renouvellement, le Conseil synodal a estimé qu'il serait approprié qu'aujourd'hui dans nos travaux nous tournions notre regard vers l'avenir, que nous tracions dans nos réflexions quelques jalons de perspectives. C'est à ce titre notamment que le Professeur Fritz Lienhard a été invité à nous présenter son livre – encore tout frais puisqu'il est paru en mai dernier – sur *L'avenir des Églises protestantes*, et notamment à nous expliciter l'analyse, l'horizon et les promesses qu'il y énonce. Le Conseil synodal a décidé de vous l'offrir pour stimuler vos réflexions dans votre ministère et dans votre engagement ecclésial – petit geste de gratitude intéressé.

Mon message d'aujourd'hui veut s'inscrire dans la perspective d'un propos encourageant, et incarner une parole de confiance pour demain. Je réserve mes éléments de bilan pour le propos que je tiendrai lors du Synode du 24 septembre prochain.

L'éthique de l'Évangile questionnée

Pour éviter de confondre la confiance, qui je l'espère nous habite, avec un naïf optimisme, ce qu'elle n'est en rien, il me faut commencer par évoquer la culture de défiance de notre époque. Cette culture dépressive où l'avenir, de nos Églises, de nos paroisses, mais aussi l'avenir de notre pays, de l'économie, de la démocratie, de notre planète, est perçu non seulement comme illisible, mais comme nécessairement menacé, voire menaçant. Une perception « *qui induit une idéalisation du passé, le refuge dans une mémoire dorée. Cette défiance n'est pas un simple effet conjoncturel de surface. Elle a dans notre culture des racines profondes*¹ ». Les notions de sécularisation, de fragilisation des

¹ Cf. Laurent Schlumberger, Message au Synode de Lyon.

institutions religieuses, d'effondrement du tissu paroissial, de mutation civilisationnelle, qui se sont imposées à notre langage courant, ne constituent à vrai dire pas un terreau naturellement favorable à susciter la confiance en l'avenir.

Qui plus est, l'agression militaire de la Fédération de Russie en Ukraine, le retour sur le sol européen d'actes d'une cruauté épouvantable occasionnant d'incommensurables souffrances humaines, heurte nos consciences, blesse notre humanité et ébranle bien des certitudes. Alors que depuis la tragédie de la Seconde Guerre mondiale, l'humanité était engagée dans la construction d'un monde meilleur, régulé par des instances internationales prévenant les conflits, régulant des espaces de paix et de liberté, organisant la solidarité au niveau global, prônant des valeurs fondamentales et universelles, nous voilà subitement pris dans un douloureux réveil. L'anthropologie optimiste semble s'estomper, laissant libre court à une anthropologie pessimiste, autrement dit, la foi en l'humain et en notre capacité collective à œuvrer pour le bien, pour l'intérêt commun et pour un meilleur avenir, est saisie de doutes face à la réalité du mal.

Permettez-moi d'insister, puisque l'Église n'est pas exempte de conflictualité ! L'un des fondements christiques de l'Évangile est l'éthique de paix et de la réconciliation universelle, traduisant ce grand commandement de l'amour de Dieu et du prochain. Cette éthique pacifique de l'action non violente, est rudement questionnée depuis quelques semaines. Non seulement par le subit retour à une logique de réinvestissement dans l'armement, mais aussi par la position, indéfendable aux yeux des chrétiens, du Patriarche de Moscou apportant son plein soutien idéologique à la guerre menée par Vladimir Poutine en Ukraine. Et dire que nous croyions que le christianisme avait clarifié son rapport aux idéologies politiques !

Lors des rendez-vous de la pensée protestante – cette rencontre annuelle de réflexions et de débats autour de thèses organisée par les facultés de théologie protestante, impliquant notamment des luthériens, des réformés, des évangéliques baptistes, mennonites, adventistes, – le professeur Frédéric Chavel a défendu la thèse que « la conflictualité est normale, la guerre est anormale ». Prenant l'exemple d'enfants qui devant leur feuille de dessin subitement exprimaient tous en même temps le même besoin du même feutre jaune pour dessiner un soleil, il explicitait que la conflictualité ne résultait pas nécessairement d'une animosité ou d'une mauvaise intention à l'égard d'autrui, mais appartenait au vivre ensemble. Ce faisant, il plaidait pour une conflictualité douce, qui ne donne pas prise à une escalade d'actes et de paroles violentes.

En travaillant sur la dimension religieuse de la guerre en Ukraine, j'ai pris conscience qu'il y avait trois temps dans un conflit. Premièrement, le temps du conflit à proprement parler, celui d'un cycle de violences occasionnant blessures et humiliations, où l'agresseur cherche à conquérir du terrain, à élargir l'assise de sa position. Deuxièmement, le temps de la résolution d'un conflit, quand toutes les parties engagées décident ensemble d'interrompre le cycle de la violence, de déposer les armes pour reprendre le chemin du dialogue afin de chercher une solution pacifique. Et troisièmement, le temps de la réconciliation qui vise à établir une paix durable, ce temps où l'on convertit les épées en socs de charrue (Michée 4,1-4), qui est encore le temps pour guérir les blessures mémorielles, ces humiliations qui constituent les germes des conflits de demain, un temps pour convertir les haines et les rancœurs en respect de l'autre et ainsi donner du souffle à l'éthique de paix de l'Évangile.

Dans l'Évangile, c'est la violence du Vendredi saint et l'injustice faite au Christ qui représentent le point d'appui de l'œuvre de salut de Dieu. Le Christ, en assumant notre faiblesse humaine (Philippiens 2), en s'exposant à la violence pour en rompre le cycle, s'offre à l'humanité, et en même temps offre à l'humanité le lieu où le salut de Dieu s'opère. Il donne ainsi corps à ce verset « *Ma grâce te suffit ; ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse* » (2 Corinthiens 12,9). Ainsi, je crois que tout conflit, toute krisis, porte en lui des opportunités, des lieux de résurrection, des lieux qui appellent la guérison. La guerre en Ukraine n'a-t-elle pas été le lieu qui d'une certaine manière a ressuscité l'intérêt pour le projet européen ? Ce projet dont le narratif était en panne depuis le début du 21^{ème} siècle, refoulé par l'emprise qu'ont su trouver les discours eurosceptiques, nationalistes ou populistes !

La confiance en l'humain, en l'avenir, n'a rien à voir avec un optimisme naïf. Elle est d'un autre ordre que je m'appête à expliciter maintenant.

Les quatre promesses encore inaccomplies

Je me propose maintenant d'esquisser les éléments qui me font porter un regard confiant en l'avenir pour nos paroisses, pour notre Église réformée, pour notre UEPAL, et ce en cette époque de défiance ou même nos fondamentaux sont questionnés tant par la réalité du mal que par notre propre finitude. Avec Jean-Paul Willaime, je suis convaincu que le protestantisme dispose au sein de la société contemporaine d'une vraie « fenêtre d'opportunité² » pour répondre à sa vocation de témoigner de l'Évangile ; et que compte tenu d'un certain nombre d'éléments profondément inscrits dans les gènes protestants, et notamment réformés, il n'y a pas lieu de s'adonner à des angoisses métaphysiques au regard des mutations en cours et des défis qui nous attendent. Voici donc les quatre promesses qui fondent ma confiance en l'avenir.

1) Dieu nous fait confiance

La première promesse encore inaccomplie est d'ordre spirituel. Ce Dieu qui crée l'Église lorsqu'il parle aux cœurs et aux esprits des humains, ce Dieu qui appelle celles et ceux à qui il s'adresse ainsi, les invitant à devenir porteurs d'une parole de justice et d'un message de paix, ce Dieu nous fait une irréfragable confiance. En effet, la confiance n'est pas une valeur en soi, un quelconque sentiment personnel ou une posture à atteindre. Elle est en premier lieu d'ordre relationnel, qui plus est la confiance est elle-même le fruit d'une confiance reçue. Dieu nous a fait confiance en mêlant en Christ définitivement son histoire à la nôtre. Nous appelant à devenir témoin d'Évangile, il nous promet sa fidèle présence et nous offre le don de son esprit. Agissant ainsi en nous et par nous, Dieu nous engage à aller à la rencontre de nos frères et sœurs en humanité, à le servir en vivant à leur service. Notre engagement en Église s'origine et vit d'une confiance reçue. La confiance que Dieu nous donne est une confiance qui fait vivre, une confiance qui engage. A ce titre, nous ne saurions regarder vers l'avenir à la seule aune de notre propre capacité à agir, ou des forces que nous pourrions encore mobiliser, mais à l'aune de celui qui fait toutes choses nouvelles en agissant en nous, par nous et avec nous.

2) Notre Église fait confiance aux laïcs

La deuxième promesse encore inaccomplie est d'ordre ecclésial. Notre époque est une époque de la participation. La civilisation digitale avec la transition numérique et les réseaux sociaux a encore accentué cette aspiration de nos contemporains à être acteurs de leurs projets, auteurs de ces lieux où se travaillent le lien et le sens, où s'élaborent la cohérence et l'authenticité de nos vies. La place des laïcs dans l'animation de la vie de nos communautés paroissiales tout comme celle réservée dans la gouvernance de l'Église, l'approche non genrée du ministère pastoral sont de réels atouts en cette époque rétive au cléricalisme, en ce temps où même l'Église catholique, redécouvrant l'essence d'un projet synodal, s'engage dans une vraie révolution copernicienne. La confiance dans le peuple de Dieu, la place accordée aux laïcs et aux femmes résonne et est porteuse des promesses.

3) Nous faisons confiance à un débat respectueux pour approfondir notre communion et nous rapprocher de la vérité

La troisième promesse encore inaccomplie réside dans la culture du débat synodal dont se revendique le protestantisme. Une culture de débat, qui si elle est mise en œuvre dans un esprit respectueux de la diversité, implique et engage les différents lieux d'une Église, les différentes sensibilités théologiques ou spirituelles, sur un chemin commun. Le dialogue respectueux de la différence est à la fois une nécessité herméneutique et un chemin communautaire. C'est une nécessité herméneutique, parce

² Cf. Valérie Duval Poujol & Christian Krieger, *Un nouvel élan pour la Fédération protestante de France*, Olivétan, mars 2017, p. 79.

que d'une part il n'y pas de parole de Dieu sans parole humaine, et que d'autre part il ne saurait y avoir une Parole de Dieu se confondant avec une parole humaine. Il ne saurait donc y avoir de Parole de Dieu authentique sans une certaine pluralité de paroles humaines qui en fassent état, comme à tâtons. Pour un protestant « *dialoguer n'est [donc] pas une option. L'écoute de l'autre, s'engager dans le chemin de la transformation par la parole est essentiel au chrétien*³ », écrit Gérard Siegwalt dans son dernier ouvrage. La culture de débat, qui se concrétise en premier lieu dans le partage biblique, mais tout autant dans la gouvernance d'une paroisse ou l'organisation d'un processus synodal, se fonde sur cette conviction que l'Esprit de Dieu nous parle les uns par les autres de sorte qu'une communion fraternelle transcende nos altérités et vienne esquisser au cœur de nos différences, l'horizon d'un chemin de communion d'une diversité réconciliée. Dans une société fracturée, cloisonnée, archipellisée, où nos contemporains aspirent à être auteurs de leurs vies et de leurs projets, cette aptitude protestante résonne comme une promesse de fraternité.

4) Notre capacité à dialoguer avec la culture contemporaine suscite de la confiance

La quatrième promesse encore inaccomplie réside dans la capacité avérée du protestantisme à dialoguer avec la culture contemporaine. Nous sommes héritiers de cette tradition théologique et spirituelle, mobilisant foi et raison, qui a su arpenter cette voie de crête d'être dans le monde sans être du monde. En effet le protestantisme sait se montrer réceptif aux questionnements qui animent le débat public. Il est d'ailleurs souvent bien seul à se laisser travailler par les questions de notre temps, et à les nourrir de sa lecture des écritures, de cette parole qui vient d'ailleurs, nous invitant non pas à épouser l'esprit du temps, ni à vouloir préserver ou conserver celui d'un temps passé, mais à vivre ce dialogue critique, exigeant et fécond qui nous élève, nous rapproche de Dieu et de nos sœurs et frères en humanité. L'exigence qui nous anime d'une théologie qui parle est à même de préserver le protestantisme du risque de dilution ou d'insignifiance qui frappe ceux qui courent après l'esprit du temps de même que celui d'une radicalité réfractaire qu'encourt ceux qui se réfugient dans un passé glorifié. Une théologie qui parle est porteuse de promesses.

* *

Je conclus en disant que dans la fidélité à ces éléments constitutifs de notre identité, cette confiance première que Dieu nous fait, cette confiance que notre Église fait aux laïcs et aux femmes et aux hommes, cette confiance que nous faisons au débat respectueux pour approfondir notre communion et nous rapprocher de la vérité, cette capacité à dialoguer avec la culture, résident des promesses encore inaccomplies. Dans cette fidélité s'ouvre un chemin de confiance et d'espérance en un avenir à accueillir. « *Demain vaut la peine d'aujourd'hui. [...] Demain vaut l'espérance lucide et active d'aujourd'hui. Les mille raisons – sociales, économiques, financières, écologiques... – de considérer l'avenir comme menaçant et, pire encore comme illisible, ne sauraient abattre cette confiance.*⁴ » Avec la confiance qui nous est donnée, soyons fidèles à l'avenir.

³ Gérard Siegwalt, *Rétrospective d'un théologien*, les Éditions du Cerf, 2022, p. 183s.

⁴ Cf. note 1.